

ESQUISSES BLIDEENNES

MARCHÉ INDIGÈNE

Etrange spectacle, que celui-là, et donnant bien, à première vue, l'idée d'un campement de ces Romanitchels nomades, qui étalent au grand soleil, partout où ils passent, leur saleté huileuse et leurs vermineux haillons.

C'est d'abord, dans un large espace rectangulaire bordé de grands arbres, un grouillement d'hommes et de bêtes, un fouillis bizarre, un pêle mêle confus et bariolé de bourriquets bruns, de moutons étiques, légumes flétris, amoncelés et croulant dans la poussière, de meubles en ruines, de grabats éventrés... Çà et là, entre les étalages plus soignés des bouchers et des marchands de fruits, des tas énormes d'objets disparates : vêtements râpés, galons ternis, vieilles bouteilles, ferraille rouillée, loques sordides, bottelées de paille à demi pourrie, débris de vaisselle, pendules détraquées, papiers noircis, boîtes de conserves vides et puantes autour desquelles volent des tourbillons de grosses mouches...

Il se dégage de cet ensemble une impression très vive de misère sale et rongée de vermine. On croirait que tous les chiffonniers du pays ont fait de ce marché leur réserve, sont venus déverser là le trop plein de leurs hottes bondées par d'incessants crochetages.

Et cependant tout cela se vend, tout cela s'achète ; rien ne se perd, le moindre objet trouve son emploi. Il n'y a pas de transaction trop minime ou honteuse, et nombreux sont les Arabes qui descendent de leur gourbi élevé sur quelque « piton » pour venir vendre un sou de bois mort ou d'herbe fraîche, pour acheter une bouteille sale ou un plat ébréché. ...

Autour de la place, sous une allée de beaux platanes des rangées de petites tentes basses abritent les commerçants et les ouvriers les plus divers : des « Kheurrazin » (cordonniers en neuf) des « moebbelin » (marchands de vêtements) des « haffafe » (barbiers), des savetiers, des bouchers, des marchands de fruits, de pains, de poissons grillés, de pâtisseries épaisses, de « leben », lait aigre qui suinte à travers les outres gluantes...

Tous ces gens sont accroupis sur des nattes qui s'effilochent, et grillent des cigarettes interminablement, tandis que près d'eux fume une tasse de café renouvelée sans cesse et que sur un réchaud de

terre mijote un plat de « brian » ou de « loubia ».

Et sous les arbres, parmi les tentes, les étalages, les monceaux de détritius, se meuvent tout une série d'hommes étranges : des types pleins de noblesse et de fierté ; des physionomies bestiales et repoussantes ; des corps élégants et robustes ; d'autres énormes, boursouflés d'éléphantiasis ; et d'autres encore très grands, très maigres, rongés par la hideuse lèpre blanche ». Des Marocains bronzés, des Mozabites exsangues, des Kabyles haillonneux, des Juifs aux barbes sales, des Nègres à demi-nu et quelque Mauresques âgées, disgracieuses sous des longs vêtements qui les enveloppent.

Un crieur public, chargé de burnous effilochés et de chéchias vernissées de crasse, passe à travers le groupe en répétant sur un ton monotone le chiffre de la dernière surenchère... ; un vieillard adjuge pour soixante-quinze centimes son bourricot dont, les côtes saillent et qui est rongé de plaies sanguinolentes mal recouvertes par des emplâtres de goudron.... ; un fakir vêtu d'un sac, ses cheveux divisés en tresses minces, célèbre les louanges d'Allah et asperge ses coreligionnaires avec une bouteille à long roi pleine d'eau de senteur....

Et tandis que bêtes et gens s'agitent sous l'ardent soleil de Juin, des bruits de musique s'échappent d'une boutique de gargotier, au coin de la place. Les modulations des flûtes de roseau se mêlent aux vibrations des guitares et au résonnement sourd des derboukas. Des lambeaux d'un chant d'amour arrivent jusqu'à nous, très doux, pleins de voluptueuse mollesse. Et comme nous passons devant la salle noyée d'ombre où l'on se réjouit ainsi, par l'entrebâillement de la porte, sur un cornant d'air chaud puant le graillon et l'huile rance, nous parvient cette phrase naïvement poétique de la mélancolique chanson :

Ya habibli , ya bedri,
Kouni cherickli fi amri.
O ma dame, o ma pleine lune.
Sois mon associée dans la vie.

J. DE MONTAIGLIN.

Le Tell du 19/06/1897